

Nouvelles perspectives en sciences sociales
Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles



Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration, Mélanie Girard, Presses Académiques Francophones, Saarbrücken, OmniScriptum GmbH & Co. KG
Alle Rechte Vorbehalten, 2015

Claude Vautier

Volume 11, numéro 1, novembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035943ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035943ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vautier, C. (2015). Compte rendu de [*Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, Mélanie Girard, Presses Académiques Francophones, Saarbrücken, OmniScriptum GmbH & Co. KG Alle Rechte Vorbehalten, 2015]. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 11(1), 425–434.
<https://doi.org/10.7202/1035943ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Comptes rendus de lecture

Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraïson

Mélanie Girard, Presses Académiques Francophones, Saarbrücken, OmniScriptum GmbH & Co. KG Alle Rechte Vorbehalten, 2015.

PAR CLAUDE VAUTIER

Université Toulouse 1 - Capitole

L'ouvrage de Mélanie Girard arrive à point nommé. Après les publications de Simon Laflamme, professeur de sociologie et directeur du programme doctoral en SHS de l'université Laurentienne de Sudbury (Ontario, Canada), particulièrement *La société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes* (Peter Lang, 1992), *Communication et émotion. Essai de micrologie relationnelle* (Paris, L'Harmattan, 1995) et *Des biens, des idées et des personnes au Canada (1981-1995). Un modèle macrologique relationnel* (Prise de parole/L'Harmattan, Sudbury/Paris, 2000), ou encore *Suites sociologiques* (Prise de parole, Sudbury, 2006), la sociologie se réclamant de l'approche relationnelle était en manque de nouveaux ouvrages de fond.

Certes des publications ont vu le jour depuis 2000 et l'on se reportera avec grand profit à l'ouvrage Simon Laflamme en cours de publication, *Le XX^e siècle et les théories en sciences humaines. L'intelligence du social*, véritable encyclopédie de l'histoire des SHS et, particulièrement, de la sociologie. Par ailleurs, divers articles ont été publiés, dont une liste est donnée *in fine*.

Pour revenir à l'ouvrage présenté ici, Mélanie Girard nous présente les résultats d'une recherche qui a constitué la base de son travail de thèse. Aujourd'hui enseignante de sociologie à l'université de Hearst, en Ontario (Canada), elle nous offre un livre alliant approches théorique et empirique dans la critique des théories de l'action.

Depuis ses origines, la sociologie s'est divisée sur la question de savoir si la société était la résultante des décisions et actions des êtres humains ou si ces derniers étaient simplement assujettis à la société, contraints par elle au point de ne plus être libres. Cette vieille querelle est toujours implicitement active, même si de nombreux auteurs, notamment actuels, ont tenté et tentent de dépasser cette séparation qui leur apparaît par trop simpliste.

Mélanie Girard fait partie de ces auteurs.

Sa contribution à la critique des théories de l'action se centre sur deux notions : l'intention et l'émoiraison, concept forgé par Simon Laflamme pour dire que l'individu n'est pas seulement raisonnable (ou rationnel), mais qu'il est aussi émotif, sans séparation possible entre ces deux caractéristiques : « *sapiens, demens, ludens* », écrit Edgar Morin.

En s'attaquant aux théories de l'action par ce biais, Mélanie Girard veut montrer que ces dernières, qui reposent sur les postulats d'un acteur rationnel (il a toujours de « bonnes raisons » de faire ce qu'il fait [Raymond Boudon]), intentionnel (ce qu'il fait répond à un vouloir conscient), intéressé (ce qu'il fait répond à une stratégie de recherche de gain)... ne peuvent rendre compte de la complexité du monde et des processus dynamiques qui en sont le cœur. D'une manière générale, cet humain, mis en scène par les théories de l'action dominantes depuis deux siècles en SHS, n'est pas fondamentalement relationnel et communication-

nel. S'il entre en relation, c'est par choix (contrat social), s'il communique, c'est aussi par choix. Il pourrait ne pas entrer en relation et ne pas communiquer. Reprenant Weber en mode critique, Girard note, par exemple : « l'humain n'est pas essentiellement communicationnel; la communication, en tant que corollaire de l'action, à toujours une fonction, une fin, la plupart du temps rationnelle » (p. 13).

Passant en revue les grands auteurs du domaine des SHS, elle montre qu'il existe une progression vers une réduction du poids des postulats « surrationalisants », ce qui conduit nombre d'auteurs à tenter de mettre les individus en relation sous la forme de leurs interactions, productrices du social, à montrer que certains de leurs choix et actes sont davantage liés à ces interactions qu'à un vouloir bien défini et parfaitement conscient. C'est ce que firent l'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie, mais en conservant l'idée d'un individu essentiellement rationnel et conscient.

À l'issue d'un premier tour d'horizon (1.1.4. Un premier bilan, p. 21), elle écrit : « La sociologie a ainsi évolué, dans sa constitution en tant que discipline, d'un acteur rationnel à un acteur qui est toujours en relation, en passant par un acteur déterminé, voire annihilé par les structures sociales. Mais elle l'a fait en restant accrochée au principe de la rationalité de l'acteur, tout en reconnaissant, par ailleurs, des acquis : par exemple que l'humain soit social, historique et communicationnel et que son vécu soit complexe. Mais ces acquis, qui apparaissent comme des évidences tant théoriques qu'empiriques, ne semblent pas intégrés dans la plupart des sociologies de l'acteur ».

La longue revue critique des théories sociologiques dans laquelle s'est engagée Girard, a l'intérêt de faire clairement le point sur les principaux courants de pensée en SHS. Depuis Adam Smith (auquel, me semble-t-il, on rendrait justice en rappelant sa *Théorie des sentiments moraux* qui n'est pas encore prise dans l'étau de la rationalité instrumentale), en passant par Weber, Durkheim, Bourdieu, Boudon, Foucault, Luhmann, Caillé, Goffmann, Garfinkel, Sacks, mais aussi Watzlawick,

Crozier, Friedberg, Homans, White, Alexander, Smith, Touraine... ou encore Quéré et beaucoup d'autres, Mélanie Girard nous montre les avancées, parfois minuscules, parfois plus amples, mais souvent tout aussi illusoire. Même les théories récentes de la complexité (Morin, Le Moigne ou Castoradis, ou Giddens...), la théorie des réseaux de Degenne et Forsé (et d'autres encore, je ne peux nommer tous les auteurs auxquels elle se réfère, ni toutes les écoles qu'elle évoque) manquent quelque chose en restant arrimés à l'intentionnalité de l'action et à la phénoménologie.

Girard propose alors une critique du modèle sur lequel reposent les théories de l'acteur et de l'action.

Ce sont cinq concepts attachés les uns aux autres qui fondent ce modèle : rationalité, stratégie, conscience, intérêt, intention, dont elle veut montrer que les liens qu'ils entretiennent sont à des niveaux différents de nécessité ou de possibilité : s'il est théoriquement nécessaire que la rationalité génère de la stratégie, de l'intérêt et de l'intention et si l'intention suppose nécessairement une conscience, comme la stratégie suppose une intention, l'intérêt ne suppose pas obligatoirement la mise en œuvre d'une stratégie et la conscience et la rationalité ne sont pas nécessairement liées. En d'autres termes, selon Mélanie Girard, toute action n'est pas consciente, toute action n'est pas rationnelle, conscience et rationalité ne vont pas forcément de pair : l'action peut n'être ni rationnelle, ni consciente, ni stratégique, ni intentionnelle, ni intéressée (p. 59). En ne retenant que la possibilité, ou plutôt selon eux, la nécessité inverse, les tenants des théories de l'action se ferment donc de multiples voies de réflexion et d'étude. D'où l'appel de l'auteure à la mise en œuvre d'une modélisation qui nous fasse passer de l'action à la relation.

Ce faisant, elle se défend à juste titre de vouloir faire disparaître l'acteur de la modélisation. Il s'agit seulement de lui accorder sa juste place : dans la relation généralisée entre les catégories « socialité » et « histoire », la catégorie « humain » ou « agent » (lequel est relié au concept d'émoraison, c'est-à-dire est « émorationnel ») est profondément intégrée (p. 64).

Ainsi, l'approche relationnelle pour Mélanie Girard est-elle fondée sur trois catégories analytiques fondamentales que l'on peut résumer comme : 1/ le social, la société, le système social...; 2/ l'histoire, le temps, l'historicité, la temporalité...; 3/ l'humain, l'agent, l'acteur, l'individu...

Le modèle relationnel dans lequel se trouvent enchâssés ces concepts (schéma de la page 64) permet d'explorer le cœur des processus sociétaux.

Il devient alors possible à l'auteure de mettre les deux modèles en perspective pour les comparer, en se demandant « et si... ». « Et si l'acteur était rationnel? » vs « et si l'acteur n'était pas rationnel? »; « et si l'acteur était émorotionnel? », si, donc, l'acteur était également communicationnel, historique (donc intrinsèquement social)?

Elle peut donc tenter de vérifier les hypothèses qu'elle émet ainsi : peut-on « mesurer » l'intention, l'intérêt, la stratégie, peut-on évaluer l'émoraison, mettre en évidence la socialité, peut-on faire apparaître une logique relationnelle, un processus historique?...

Reprenant cet ensemble de questions, le schéma synthétique de la démarche de vérification (p. 77) est très clair dans le protocole mis en œuvre : il s'agit de vérifier dans quelle mesure et dans quels cas la logique rationalisante se trouve mise en défaut, dans quelle mesure et dans quels cas la logique relationnelle peut l'être aussi. Pour ce faire, Mélanie Girard a sélectionné des groupes de personnes participant à des assemblées délibératives (comités, assemblées de chercheurs de laboratoires de recherche, conseils d'administrations), en France et au Canada, afin de pouvoir analyser les tours de parole qui se distribuent au cours des séances.

L'analyse des tours de parole permet d'effectuer un travail d'herméneutique sur le discours, sur la chose communiquée. Cette opération est suffisante pour celui qui voudrait procéder à une critique des théories de l'action en ne passant que par les propos. Il y a cependant une seconde façon d'effectuer la critique : par le biais d'une analyse de l'acteur. À cette fin, il nous faut nous doter de mesures supplémentaires, qui se penchent davantage sur l'individu qui communique que sur ce qui est transmis

par le langage et le paralangage. L'échelle de l'émotion constitue une telle mesure [...] Le travail, ici, permet de se prononcer sur l'ensemble des propos des individus qui sont intervenus lors des séances, en décrivant leur rapport à l'intention; la première matrice (celle des propos, NDA) donne donc accès au nombre de propos intentionnels et, la seconde (celle des individus, NDA), au nombre d'individus intentionnés (p. 95).

Le chapitre III de l'ouvrage est constitué des *verbatim* et de leur analyse. Elle constitue le cœur de l'ouvrage et la part la plus importante quantitativement : elle s'étend sur les pages 99 à 321. Elle constitue aussi ce qui donne consistance à l'ouvrage.

Girard ne se contente pas de critiquer les théories de l'action de façon théorique, ce qui est déjà un travail très utile; elle se donne les moyens de démontrer par sa modélisation et tout son appareil empirique que ses critiques ont une véritable consistance. Qu'ainsi, lors d'une séance d'un comité, les interventions des individus sont plus souvent induites par les propos précédents tenus par un autre individu que par l'intention de dire quelque chose, de faire avancer une thèse ou une idée.

Ce n'est pas le lieu, ici, dans ce format réduit, de rendre compte de l'ensemble des précautions méthodologiques, ni des résultats obtenus séance par séance, voire prise de parole par prise de parole. L'ouvrage donne tous ces éléments de façon extrêmement claire et le lecteur peut suivre avec beaucoup d'intérêt ces enchaînements de propos ainsi que les commentaires et les déductions de l'auteur. Au début de ce long chapitre, celle-ci nous dit tout de go que sur 400 tours de parole étudiés, seuls 88, soit 22 % d'entre eux, permettent de repérer une intention. Dans les 88 % restants, on ne peut en percevoir une.

Le chapitre V, intitulé « Les constats : émoraison plutôt que raison, dynamique plutôt qu'intention » (p. 323) annonce également, dès l'abord, la couleur générale des résultats obtenus.

Je viens de rapporter le résultat général en ce qui concerne l'intention. Ce dernier est nuancé par le fait que les 22 % de propos laissant percevoir une intention sont soit issus d'une intention initiale (39,8 % des cas contenus dans ces 22 %), soit d'une intention faisant suite à l'échange, c'est-à-dire née de ce dernier

(60,2 %). L'étude de la contribution du projet individuel ou collectif à l'intention au cours de l'échange montre des résultats semblables, soit une majorité de situations où le projet est conséquent aux échanges. Sur l'ensemble des propos échangés durant les 400 tours de parole, seuls 5,8 % laissent percer une stratégie.

Pour ce qui est de l'historicité, 96 % des propos impliquent l'acteur comme résultat historique, autrement dit, les propos tenus le sont parce que l'information reçue par l'acteur a modifié celui-ci, son opinion, etc.

L'étude de la socialité conduit l'auteure à faire l'hypothèse que « si l'information échangée renvoie à des formes micrologiques et macrologiques de socialité, c'est que la communication témoigne du caractère déterminant du social et qu'elle s'explique par la socialité ». Sur les 400 séquences retenues, 97,8 % laissent paraître de façon explicite des formes micrologiques, et 95,5 % des formes macrologiques, ce qui conduit Girard à déclarer que « les individus n'arrivent à échanger, se comprendre, à se reproduire et se produire que dans et par la socialité [et qu']il est difficile d'imaginer que la communication soit réductible à l'intention » (p. 332).

Cherchant ensuite à analyser dans quelle mesure l'émeraison apparaît dans les échanges, Mélanie Girard nous dit que

« si l'on peut reconstruire les moments informatifs pour montrer comment chaque moment ultérieur est fonction d'un moment antérieur, alors c'est que la communication procède de la dynamique relationnelle et, donc, qu'elle implique l'émeraison, l'historicité et la socialité » (p. 334).

Les résultats : 73 % des propos peuvent être classés dans des catégories révélant de l'émotion, le reste étant plus ou moins assimilable aux niveaux de l'échelle de mesure choisie (l'échelle des émotions, cf. infra), à l'exception tout de même de 17 % qui montrent des propos argumentés logiquement et rationnellement. Ainsi, « dans la majorité des cas, la communication entre les interlocuteurs témoigne d'une rationalisation d'une émotion ou d'une présence d'émotivité dans l'argumentation. Une vérification

effectuée grâce à la seconde échelle de mesure (celle concernant les individus, cf. infra) confirme les résultats obtenus sur la première échelle et montre que 62,3 % des individus se regroupent sur les niveaux correspondant à l'existence d'une émotion explicite ou implicite dans les échanges. Et, si l'on se réfère aux propos précédents ou suivant la séquence étudiée, ce sont 82,3 % des échanges qui montrent l'existence d'une émotion.

* * *

Le livre de Mélanie Girard est un livre utile, pour ne pas dire nécessaire.

Ce qu'il révèle, c'est que la rationalité, l'intention, la recherche consciente de gains apparaissent dans l'étude empirique, mais en même temps que ces catégories ne forment pas le gros des résultats acquis. Dans un rapport de 1 à 3, voire de 1 à 4, ces catégories caractéristiques des théories de l'action ne sont pas absentes des résultats, mais remises à leur juste place : loin d'être majoritaires comme le postulent les théories de l'action, elles apparaissent ici fort minoritaires. Et ce sont les concepts de relation, c'est-à-dire de socialité, d'historicité et d'émotion (ou d'émorationalité) qui permettent le mieux de pénétrer au cœur du processus sociétal.

On reprochera peut-être à ce compte-rendu de n'adresser guère de critiques à l'auteure. Ce reproche pourrait être acceptable, en effet. Il y a sans doute ici et là (mais fort peu) quelque maladresse d'expression ou quelque excès de confiance laissant entrevoir que l'auteure pense que tout lecteur est en mesure de comprendre à demi-mot un propos qu'elle maîtrise parfaitement, ce qui n'est pas forcément vrai de son lectorat. Ainsi, pages 64 et suivantes, pourrait-on demander quelques précisions sur la nature du « médium » qui intervient entre agent et émoraïson. On imagine bien qu'il s'agit du langage, mais le dire serait mieux que le laisser deviner... De même, p. 323, pourrait-on préférer que l'auteure nous dise tout de suite ce que sont les « deux ordres » dans la phrase : « Notre démarche a consisté à vérifier une série d'hypothèses propres à deux registres : un premier qui fait appel à des

déterminants en extériorité, lesquels sont de deux ordres, et un second »... Ici aussi on a bien une idée de la réponse, mais il faut se replonger dans le texte pour vérifier.

Mais quoi? Allons-nous boudier notre plaisir parce que l'auteure a parfois l'une de ces faiblesses d'exposition dont nous nous rendons tous coupables périodiquement?

Ce livre est le bienvenu et s'il recèle quelques faiblesses (et ce n'est pas faire injure à l'auteure que de le dire ainsi), ce n'est pas sur elles qu'il faut s'appesantir.

Il faut plutôt tirer la « substantifique moelle » de l'ouvrage et en nourrir nos propres réflexions, quitte à apporter à Mélanie Girard nos questions, notre propre éclairage de ses propos, nos éclaircissements pour ce qui n'est pas suffisamment limpide, nos propositions pour que le message qu'elle nous adresse porte le plus et le plus loin possible.

La revue *Nouvelles perspectives en sciences sociales* a l'habitude, depuis de nombreuses années, de faire procéder à une phase supplémentaire d'évaluation des articles qui lui sont soumis. Nous appelons cela « évaluation collaborative », puisque auteurs et évaluateurs réécrivent ensemble certains passages du texte en débat. Ce compte-rendu de lecture se situe dans un esprit similaire. Il s'agit de faire avancer la réflexion collective et, plus généralement, l'œuvre commune pour les SHS.

Il en va de même avec l'ouvrage de Mélanie Girard qui est une démonstration de l'insuffisance des théories de l'action et une invitation à prolonger cette démonstration par une réflexion théorique individuelle et collective.

Liste de publications pertinentes :

Rachid Bagaoui, « Un paradigme systémique relationnel est-il possible? Propositions d'une typologie relationnelle », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, volume 3, n° 1, septembre 2007.

Mélanie Girard, « Pouvoir et dynamique de groupe », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, volume 8, n° 2, p. 177-208.

Simon Laflamme, « Des dialectiques relatives aux médias et à la culture dans la francophonie canadienne », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, volume 8, n° 2, p. 29-50.

Claude Vautier, « La longue marche de la sociologie relationnelle », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, volume 4, n° 1, septembre 2008, p. 77-106.

Claude Vautier, « La faille et la brèche : réflexion sur un dépassement possible des controverses contemporaines en sociologie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, volume 9, n° 1, novembre 2013, p. 289-317.

Signalons également le volume 5, n° 1, octobre 2005, de *Nouvelles perspectives en sciences sociales* sur le thème « La relation comme débat fondamental de la sociologie contemporaine », contenant notamment les articles suivants :

Claude Javeau, « Aux deux moments des relations sociales », p. 15-19.

Kenneth J. Gergen, « La relation comme action collaborative », p. 21-24.

Rachid Bagaoui, « La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales », p. 25-29.

Guy Bajoit, « Le concept de relation sociale », p. 51-65.

Michel Lallement, « L'institution au prisme de la relation », p. 67-77.

Simon Laflamme, « Sciences sociales et approche relationnelle », p. 79-85.

Graham Scambler, « Réalisme, sociologie et concepts de relations », p. 87-93.